

J'aime pas lire ... parce que c'est un truc de filles

HUIT QUESTIONS À CHRISTINE DÉTREZ

C'est bien connu : les filles lisent des histoires de poneys pendant que les garçons jouent au foot. Les solides clichés en cour(s) nous assurent que filles et garçons entretiennent un rapport très différent à la lecture et on se lamente volontiers de la difficulté qu'il y a à faire lire les garçons. Puisqu'elle a beaucoup travaillé sur la lecture et sur les stéréotypes de genre qui l'accompagnent, nous avons demandé à la sociologue Christine Détrez de réactualiser pour nous l'état de la question.



Christine Détrez
Sociologue et professeure
à l'École normale supérieure
de Lyon. Elle est spécialiste
en sociologie du genre
et de la culture et auteure
de nombreux articles et
ouvrages sur ces questions.

↓
Jacques Azam «C'est quoi l'égalité
entre les filles et les garçons?» - 1 jour,
1 question. France Télévisions.





↑
ill. Bruno Heitz : Côté filles,
côté garçons, Casterman, 2002
(Petit citoyen).

LA LECTURE, UN MONDE FÉMININ ?

Dans près de 4 foyers sur 10, le père ne lit pas du tout. C'est d'ailleurs la mère qui est la principale prescriptrice de livres jusqu'au collège. C'est elle aussi qui les achète le plus souvent (étude Ipsos CNL, 2016).

À la maison, à la bibliothèque, à l'école, dans l'édition jeunesse... Le monde de la lecture est largement porté par un personnel féminin. Pour quels effets sur l'image de la lecture auprès des garçons et leur destin de lecteurs ?

À l'enfance où les phénomènes de construction de soi sont si importants, ne pas avoir de modèles de lecteurs masculins quand on est un garçon a bien sûr un effet. De la même façon que les études ont montré combien il est difficile pour une petite fille de se projeter comme scientifique, parce que rares sont les exemples présentés par l'histoire des sciences auxquels elle pourrait s'identifier, il est difficile aux garçons de s'identifier comme lecteur, ou comme aimant la lecture. Pire, la lecture est renvoyée au monde du féminin. Cela est vrai des professions associées au livre, mais également de la représentation de la lecture : les personnages de lecteurs sont le plus souvent des lectrices et un garçon qui lit sera volontiers binoclard et poltron, au premier abord en tout cas. La socialisa-

tion genrée est extrêmement forte pendant l'enfance : être un garçon, un vrai, c'est aimer les « trucs » de garçon mais aussi rejeter les « trucs » de filles. La lecture pâtit donc de cette association avec le « féminin ». On oublie d'ailleurs que cette association entre lecture et monde féminin est assez récente : dans les premières enquêtes des *Pratiques culturelles des Français* (1970), ce sont les hommes qui lisaient davantage. Mais le professorat aussi était une profession « masculine »...

LIRE EST-IL HONTEUX POUR UN GARÇON ?

Seulement 19 % des garçons lisent à l'extérieur de chez eux (plage, jardin, parc...) contre 52 % des filles. (Les Livres ont-ils un sexe?, étude sur les adolescents et la lecture, Virgin, 2005.) Lire est-il honteux pour un garçon ?

Il faudrait revenir plus précisément à la façon dont la question est posée dans cette enquête et à qui, mais quand on replace la lecture dans la logique plus globale de la socialisation genrée, et de cette stigmatisation, pour se construire comme garçon, de ce qui est associé au féminin, cette occultation de la lecture dans les espaces publics est

↓
Margerin : L'Insupportable Manu,
Les Humanoïdes associés, 1994.





↑
Ill. Bruno Heitz : Côté filles, côté garçons, Casterman, 2002 (Petit citoyen).

compréhensible. Cela nous montre aussi combien la socialisation genrée est contraignante pour les filles comme pour les garçons : si le calme, la concentration, la douceur, la sensibilité sont des « qualités » associées au féminin, alors le dynamisme, l'énergie, la dépense physique, de même, seront associées (imposées, pourrions-nous dire) au masculin. Et la transgression n'a pas le même coût pour les unes et pour les autres. Si une fille peut être valorisée à être un « garçon manqué », l'inverse n'est pas vrai : il n'y a d'ailleurs pas d'équivalent au « garçon manqué », et le garçon affichant des goûts ou des attitudes taxées de féminines encourt le risque d'essuyer des qualificatifs homophobes...

POURTANT, ÇA COMMENCE BIEN...

Dans les premières années de la vie et tout au long de la scolarité élémentaire, il y a une relative égalité dans l'activité de lecture entre les garçons et les filles. Mais entre le primaire (7 livres lus pour les loisirs par an) et le collège (3 livres lus par an pour les loisirs), les garçons décrochent, au contraire des filles. Que se passe-t-il alors ? La faible appétence pour les lectures prescrites par le collège que les ados trouvent à 46 % ennuyeuses vient sans doute accentuer ce phénomène.

Dans les coûts de cette « masculinité hégémonique », qui renvoie à la suprématie de ce modèle stéréotypé du masculin, il y a à l'école : la socialisation genrée des filles, on l'a vu, met en avant les quali-

tés de calme, d'obéissance, de concentration... qui sont des valeurs reconnues et appréciées par l'école. On apprend aux filles à rester calmes, à rester immobiles pendant des heures, et on naturalise tout cela grâce aux bonnes vieilles explications par les hormones. La lecture fait partie de cette panoplie de la bonne élève. C'est à la fois un entraînement à la capacité de concentration, à l'immobilité, mais également, de façon plus symbolique, à la croyance dans l'importance des valeurs scolaires. Au contraire, « faire » le garçon, apprendre à devenir un garçon, c'est – de façon stéréotypée – remettre en cause ces valeurs, et se construire dans la désobéissance, l'indiscipline et la dépense d'énergie. En moyenne, les filles réussissent mieux à l'école que les garçons, même si les stéréotypes genrés vont les rattraper et les pénaliser ensuite dans leurs choix d'orientation.

GARÇONS ET FILLES NE LISENT PAS LA MÊME CHOSE

Les filles sont beaucoup plus lectrices de romans (69% en lisent) : après *Harry Potter*, leurs livres préférés sont *Twilight*, *Le journal d'Anne Frank*, *After* et *Violetta*. Les garçons sont en revanche beaucoup plus lecteurs de BD (64%) et de mangas (30%) : après *Harry Potter*, leurs livres préférés sont *Titeuf*, *Tintin*, *Astérix* et *Pokémon*. Les garçons vont moins volontiers lire un roman alors que c'est pour beaucoup le roman qui confère à un enfant (et à un adulte) le statut légitimé de lecteur. Quelles sont les conséquences de cette délégitimation des lectures non romanesques sur le rapport des garçons à la lecture ?

Le verbe « lire » a toujours voulu dire plus que ce qu'il dit : je me souviens d'avoir fait un entretien avec un jeune garçon de Seconde. Alors qu'il m'avait dit ne pas lire, il s'était avéré qu'il était passionné de ce qui concernait la vie après la mort et dévorait des pavés de plusieurs centaines de pages sur ce sujet. Quand je lui avais demandé pourquoi il m'avait néanmoins dit ne pas lire, il m'avait répondu « mais ça, ce n'est pas des livres pour vous ». Cette réponse m'a beaucoup marquée, en ce qu'elle dit tout des jugements de légitimité que l'on porte sur la lecture. Cette



↑
Christine Détrez : *Quel genre?*,
Thierry Magnier, 2015 (essai).



↑
ill. Anne Bozellec : *Histoire de Julie
qui avait une ombre de garçon*,
Thierry Magnier, 2014
(réédition).

définition de ce qu'il serait « bien » lire a des ramifications infinies : il ne suffit pas de lire, il faut « bien » lire, lire les « bons » supports et de la « bonne » façon. Les logiques de distinction sont très complexes, et ne se limitent pas à la démarcation entre corpus « scolaire » ou « reconnu par l'école » et les autres lectures. Sur un corpus qui peut paraître complètement affranchi des normes scolaires, les mangas par exemple, il ne faudrait pas croire que ces logiques de distinction sont étrangères aux adolescents lecteurs : dans une étude que nous avons faite avec Olivier Vanhée, on voyait très nettement le retour de ces logiques de classement des lectures dans les propos des lycéens, qui distinguaient les « bons » mangas des mangas trop populaires, et qui prônaient, contre la posture délégitimée du « fan » (d'ailleurs souvent identifié dans les propos de ces garçons à « la » fan) une forme de lecture « experte », fondée sur l'intertextualité, l'exégèse, etc.

DU TEMPS POUR LIRE

Les garçons jouent beaucoup plus régulièrement aux jeux vidéo (83% au moins une fois par semaine) et cela plus souvent qu'ils ne lisent des livres (60%). Ils consacrent également plus de temps que les filles à l'ordinateur (5 h 10 par semaine vs 4 h 30 pour les filles) et leurs consoles de jeux (2 h 50 par semaine vs 1 h 15 pour les filles).

La raréfaction du temps libre est un des éléments importants pour déterminer le temps que l'on va consacrer à la lecture, et cela vaut autant pour les enfants que pour les adultes. Sur ce point, garçons et filles semblent faire des choix différents.

Dans *L'Enfance des loisirs*, cette enquête que nous avons réalisée pour le ministère de la Culture (2011), on voyait bien combien les loisirs sont importants pour se construire et se dire fille ou garçon. On retrouve ici les logiques de socialisation genrée que j'évoquais plus haut, et les coûts différenciés des transgressions. Néanmoins, même



↑
Ill. Serge Bloch in *Aimer lire de 1 à 15 ans*,
Bayard Presse, 1996 (Hors série *J'aime lire*).

dans les catégories les plus lectrices (les filles, les enfants de milieux sociaux favorisés), les pratiques de lecture s'érodent avec l'âge. Par ailleurs, avec la généralisation de l'équipement et la multiplicité des possibilités offertes par le numérique, à âge égal, les enfants lisent moins de livres que ceux de la génération précédente. Cela dit, si on revient à la notion du « temps », il faut toujours se méfier de cette réponse, « ne pas avoir de temps », qui, comme le verbe « lire » prend des sens différents : des adolescents que j'avais interrogés en Seconde disaient ne plus avoir le temps de lire... à cause des livres imposés par le cours de Français.

ET SI C'ÉTAIT UNE QUESTION DE MARKETING ?

La principale porte d'entrée dans un livre jeunesse est sa couverture, qui supplée à la faible notoriété des auteurs et à l'invisibilité de la critique dans les grands médias. Or, depuis plusieurs années, le design graphique des

couvertures – à l'invitation du marketing éditorial et des politiques littéraires des éditeurs – a accentué la séparation des livres pour filles et des livres pour garçons. Quels sont les effets de cette approche littéraire clivée ?

Ce clivage se retrouve dans d'autres domaines : par exemple, on oublie que les catalogues de jouets, ou les jouets eux-mêmes, étaient moins « genrés » il y a vingt ans qu'aujourd'hui. On se trouve pris dans ce qu'en économie on appelle des chemins de dépendance, et que l'on pourrait tout simplement appeler un cercle vicieux. Pour les jouets, c'est très simple à comprendre : comme les magasins sont séparés en travées « roses » et « bleues », l'offre a tendance à se « rosir » ou se « bleuir », comme le montre l'évolution par exemple de produits jusque-là unisexes comme les Lego. La raison en est très simple : si vous achetez un vélo rose à votre fille, vous ne pourrez pas le passer à votre deuxième enfant si celui-ci est un garçon, et vous en achèterez un nouveau.

Pour les livres et la presse destinés à l'enfance, il me semble qu'il y a deux phénomènes : on identifie une catégorie lectrice, et donc des produits plus vendables, plus rentables. L'autre phénomène est la rigidification du clivage entre lectures « pour filles » et lectures « pour garçons » : il suffit pour s'en apercevoir de regarder le catalogue de la Bibliothèque rose et de la Bibliothèque verte. Autrefois organisées selon une logique d'âge, elles sont désormais genrées (« pour celles qui aiment l'amitié », « pour ceux qui aiment l'aventure »), des livres comme *Oui-Oui* ou *Franklin* se trouvant, de fait, exclus des lectures « de garçons », à qui, très concrètement quand on explore les titres, il ne reste pas grand-chose...

LE RETOUR DE LA LITTÉRATURE DE GENRE, UNE CHANCE POUR LES GARÇONS ?

Après plusieurs décennies largement occupées par une littérature jeunesse miroir intimiste (très visible dans un catalogue comme celui de L'École des loisirs dans la période 1980-2000 par exemple) nous avons assisté à une renaissance des littératures de genre (dystopie, fantastique,

thriller...). Cette renaissance est-elle favorable à la lecture des garçons ?

Il faudrait une enquête pour répondre de façon précise, mais on peut supposer que oui. Il faut espérer néanmoins que ces livres ne reconduisent pas les stéréotypes liés à la masculinité et à la féminité, d'où l'importance, par exemple, des héroïnes. Cela dit, l'exploration de l'intime n'est pas réservée à la seule lecture : le cinéma, les séries, la musique, la photo, etc. permettent également l'expression des émotions, et la place des pratiques amateurs, quelle que soit leur forme, traditionnelle ou numérique, en est un signe très fort.

DE LA NON-LECTURE À L'ILLETTRISME ?

Les données de la Journée défense et citoyenneté (JDC) nous donnent une photographie précise de l'état des capacités de lecture des jeunes français au seuil de l'âge adulte.

80,7% des jeunes possèdent les fondamentaux de la langue française et sont des lecteurs efficaces. À l'autre extrême des évaluations, 11,3% des garçons et 8,4% des filles montrent des acquis en lecture très fragiles ; 4,7% des garçons et 3,9%

des filles pâtissent de difficultés sévères. Le différentiel garçons/filles de ces deux dernières catégories additionnées (16% vs 12%) est-il le point d'arrivée de tout ce qui précède ou faut-il l'analyser différemment ?

C'est bien évidemment lié, mais le lien est plus compliqué sans doute qu'une causalité automatique. Il faut replacer ces chiffres dans le contexte plus général des effets de la socialisation genrée dans la réussite scolaire, comme je l'expliquais plus haut. Par ailleurs, même si la lecture et le goût de la lecture sont bien sûr des éléments favorisant la réussite scolaire, les choses sont plus complexes : on peut aimer lire, mais ne pas être bon en Français, par exemple, ou inversement, ne pas lire et être dans les filières sélectives. Tout dépend encore une fois de la rentabilité sur le marché scolaire de ce qu'on lit, et de la façon dont on lit, ou de la capacité d'en tirer une rentabilité scolaire. Par ailleurs, la variable « genre » ne suffit pas : elle doit toujours se combiner dans l'analyse avec les autres caractéristiques, et notamment l'origine sociale. ●

↓
Ill. Jacques Azam : « Le Droit d'auteur expliqué aux enfants »,
journactu.com

